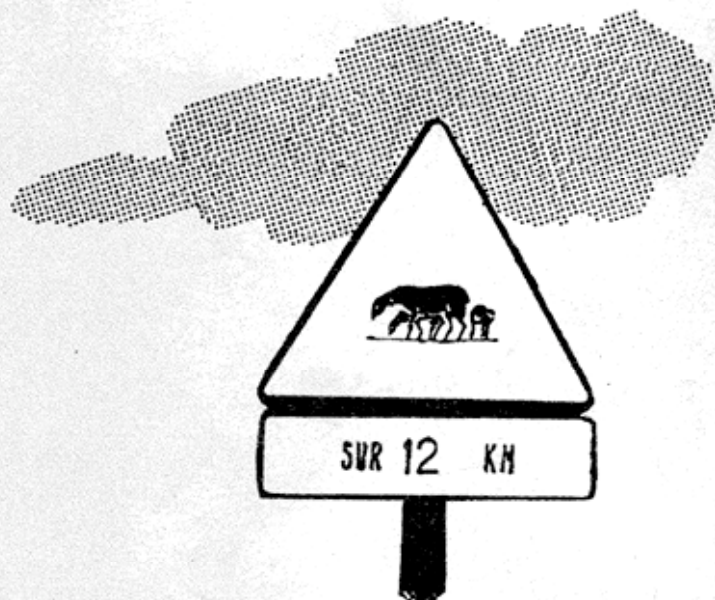


---

# production pastorale et société

recherches sur l'écologie et l'anthropologie des sociétés pastorales

---



Maison des sciences de l'homme  
54, boulevard Raspail  
75270 Paris Cédex 06  
Bureau 447

ISSN 0245 - 7970  
Supplément à *MSH Informations*  
Publié avec le concours du CNRS  
N° 18 printemps 1986

---

# production pastorale et société

recherches sur l'écologie et l'anthropologie des sociétés pastorales

---

*A l'intersection des sciences du social et de l'environnement, Production pastorale et société se veut une publication ouverte à toute recherche concourant à la compréhension anthropologique de ce genre de vie menacé, le pastoralisme nomade. Par détour, l'analyse d'autres formes d'élevage, voire celle d'autres formes de nomadisme y ont donc place. L'étude de cas comme la synthèse plus ou moins extensive, la perspective historique comme la coupe synchronique sont également justifiées pour peu que la préoccupation synécologique ne soit pas absente.*

## *Comité de rédaction*

Pierre Bonte (Centre National de la Recherche Scientifique)  
Pierre Briant (Université de Toulouse-le Mirail)  
Anne-Marie Brisebarre (Centre National de la Recherche Scientifique)  
Jean-Pierre Digard (CNRS et Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales)  
Claude Lefébure (Centre National de la Recherche Scientifique)  
Bernadette Lizet (Centre National de la Recherche Scientifique)  
Michèle Marie Roué (Centre National de la Recherche Scientifique)

## *Secrétariat*

Marie-Magdeleine Bériel (CNRS)

## *Composition et mise en page*

Suzanne Boyeux (Fondation MSH)

*Note à l'intention des auteurs en dernière page*

MYTHE, METIS, OU RIEN, LES "SAVOIRS NATURALISTES  
POPULAIRES" CHASSENT D'ABORD LES BALEINES

par

Bruno BESCHE-COMMENGÉ

(je corrige des coquilles  
qui déforment gravement  
certaines phrases!)

"La plupart des dessins scientifiques ont été effectués d'après la bête échouée (...). Il n'y a donc alors aucune possibilité de savoir précisément de quoi la baleine a l'air. La seule façon d'avoir une simple petite idée de son contour vivant, c'est d'aller en personne faire la chasse aux baleines".

(H. Melville, *Moby-Dick* : 362-363)

En introduction aux débats du Séminaire de Sommières consacré en décembre 1983 aux *Savoirs naturalistes populaires*, J. Barrau soulignait que l'histoire du concept d'ethnoscience ne peut être séparée des procédures qui présidèrent, à compter du XVIII<sup>e</sup> siècle, à l'émergence et à la formation d'un savoir scientifique "sur les objets et phénomènes naturels". En réaction contre l'hyperspécialisation d'une démarche cognitive qui ignorait en ces domaines les autres hommes et leurs savoirs, l'ethnobotanique puis l'ethnozoo- logie, à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle, proposèrent à l'anthropologie ces objets d'étude oubliés. Qu'acquérir ainsi ce statut ne suffise point pour se voir reconnaître celui de sujet est une autre

histoire, sur laquelle les débats de ce Séminaire permettraient d'ailleurs de glo- ser. Là n'est pas mon propos.

C'est aux formes de pensée qui présidèrent - président - à la marginalisation des "sa- voirs naturalistes populaires" que je vou- drais rapidement consacrer les deux pre- mières parties de cet article pour propo- ser, ensuite, l'analyse ponctuelle d'un document concernant ces problèmes.

#### 1. XVIII<sup>e</sup> ET XIX<sup>e</sup> SIÈCLES

Qu'il faille situer aux débuts de la pen- sée classificatoire des naturalistes mo- dernes l'exclusion quant au droit à con-

naître les choses de la nature, dont furent victimes ces savoirs, H. Daudin l'avait montré indirectement dès les années 1920-1930 dans sa thèse sur Cuvier et Lamarck (1926-1927). Il remarquait alors en effet "la résistance que certains naturalistes voyageurs, tels que Le Vaillant, opposent encore à la discipline linnéenne - employant au lieu d'une nomenclature binaire régulière, des "noms populaires", choisis comme "plus significatifs", décrivant et désignant leurs objets indépendamment des exigences de toute *méthode*". (les guillemets sont de l'auteur qui cite ici la *Décade philosophique*).

C'est de même au milieu du XVIIIe siècle que R. Pernoud situe l'origine de l'attitude qui "consiste à aborder les problèmes non du point de vue des hommes, en tenant compte de tout ce qui compte pour eux, mais sous un angle purement théorique" (1981, T. II : 186-199 et 201 ss.).

savoir, méthode, faculté de théoriser d'un côté ; errance, chaos, pratiques terre à terre qui s'ignorent elles-mêmes, de l'autre ; Linné ou Le Vaillant ; en fait, au XVIIIe siècle, cette alternative a déjà une longue histoire. Son application aux choses de la nature en est simplement un nouvel avatar.

M. Détéienne et J.-P. Vernant ont montré comment, avec Platon, la pensée occidentale s'était constituée "en reléguant dans l'ombre tout un plan de l'intelligence avec ses façons propres de comprendre" (1978 : 306). Au IVe siècle grec, dans l'écrit et l'enseignement philosophique, "la sophia devient la sagesse contemplative, elle cesse d'être le savoir d'un habile artisan, savoir organisé avec ses règles et ses procédés" (*idem* : 304). Parallèlement, Platon rejette les formes de transmission du savoir basées sur le geste, la posture, le corps et la tradition orale, "car ce type de message [...] ne dispose ni d'un vocabulaire suffisant, ni d'un outillage conceptuel qui

lui permettrait comme la démonstration scientifique ou le dialogue argumentée de formuler une réalité authentique dans son unité et sa permanence" (J.-P. Vernant 1979 : 125).

En fait, la "mètis" ainsi dévalorisée "est bien une forme d'intelligence et de pensée, mais toutes les qualités dont elle est faite sont effacées du domaine de la connaissance véritable et ramenées, selon le cas, au niveau de la routine, de l'inspiration incertaine, de l'opinion hasardeuse, ou de la pure et simple charlatanerie" (Détéienne et Vernant 1978 : 10).

Peut-être alors pourrions-nous revaloriser le mot grec, *mètis*, qui désignait cette connaissance active, en place des ambigus "savoirs naturalistes populaires" ou "ethnoscience". En effet, "routine, opinion hasardeuse, charlatanerie", ces termes saisis ici à l'origine, sont exactement ceux que des savants, des agronomes, des aménageurs de plus en plus nombreux, à partir du XVIIIe siècle, emploieront pour parler des éleveurs et agriculteurs "non savants", leurs contemporains.

Car il se passe à cette époque un phénomène nouveau. Jusqu'alors, le discours savant des contempteurs de la mètis pouvait faire preuve de mépris pour les producteurs de biens matériels (cf. par exemple, J. Le Goff 1977), il n'en restait pas moins déconnecté des domaines naturalistes où cette mètis devait bien continuer à s'exercer, ne serait-ce que pour permettre aux clercs de manger, se vêtir ... et penser !

Dans ces domaines au contraire, ceux qui ont laissé trace écrite, même s'ils sont relativement rares jusqu'au XVIIIe siècle, adoptent une attitude ouverte, sans commune mesure avec le processus d'exclusion qui prévaudra ensuite. A.J. Bourde a bien montré comment le courant de pensée et de pratiques auquel je conserverai désormais le nom de mètis, commence alors à être

A l'inverse

combattu par celui que soutient et déjà suscite en partie, une agronomie qui va chercher dans les nouvelles sciences de nouveaux concepts, une nouvelle rationalité, de nouvelles techniques : "A partir de 1775 environ, les périodiques et les ouvrages d'une certaine importance reflètent cette interpénétration de l'agronomie et de la chimie végétale", et il faut lire toutes les pages qui suivent ce constat (Bourde 1967, T. II : 970 ss.).

Cependant ce qui va se jouer à partir de là dans le domaine des pratiques de production de la vie matérielle et des processus cognitifs afférents, ne relève pas de l'opposition : savoir populaire/savoir des élites. Ce n'est en effet qu'à une époque récente que ce processus d'exclusion ne sera plus vraiment objet de débat - sinon de façon marginale - dans les milieux socio-professionnels concernés (1).

Le corpus rassemblé par F. Sigaut dans *L'Agriculture et le feu* (1975), mes propres travaux sur le concept de race (1977, 1979, 1981a, b, c, 1982), montrent, par exemple, comment au XIXe siècle tout un courant de pensée - émanant pourtant des "élites" - continue à raisonner non seulement à partir, mais de l'intérieur même de conceptions relevant de la métis. Ce courant est sans doute combattu et de plus en plus minoritaire. Cependant tout au long du XIXe siècle, et jusqu'aux années 1920-1930, la lecture des journaux d'agriculture, nationaux ou départementaux, atteste que le débat entre les "élites" qui publient dans ces périodiques est toujours ouvert sur ce plan. Caractéristiques en ce sens, les discussions sur la notion de race qui se répondent, se combattent, transigent ou non, au cours des années 1870-1880 en particulier, dans *Le Journal de l'Agriculture* qu'éditait Masson, à Paris.

Autre exemple, plus ponctuel et tardif : en 1931 encore, le Procès Verbal de la

séance du 15 février de la Société d'agriculture de l'Ariège - qui ne regroupait pourtant que des propriétaires "éclairés" - mentionne une "discussion houleuse" sur les modes d'amélioration du bétail ; et le président doit intervenir "pour calmer l'assistance devenue un peu tumultueuse". C'est qu'autour des aides à accorder aux bovins "de race Schwitz" ou à réserver aux races locales, le débat qui ce soir-là devint paroxystique courait déjà depuis plusieurs années. Et son enjeu n'était pas uniquement économique, mais aussi culturel. On trouvait en effet dans le camp de la Schwitz ceux qui rejetaient "la routine", et en face ceux qui, tout en cherchant des améliorations, raisonnaient à partir de leur métis. De façon caractéristique, le président de la Société noiera cette baleine incongruement levée en interrompant les disputes par appel à l'union sacrée : "il faut que l'union plane toujours au dessus de tous les groupements" (2).

L'un des défenseurs des races locales était alors le vétérinaire Montariol. Dans sa thèse consacrée en 1927 à la race bovine st-gironnaise, il proposait une définition de cette population animale qui tournait le dos aux conceptions zootechniques dominantes et entérinait l'usage-métis de la notion de race, continuateur par là de l'attitude d'un Le Vaillant au XVIIIe siècle (3). Montariol interviendra encore dans ce débat jusqu'aux années quarante, écrivant notamment dans un de ses rapports : "Nos éleveurs ne font pas de la zootechnie prosternée, le visage tourné vers La Mecque". Façon brutale, mais fort claire, de dire que le *savoir* est aussi la chose du monde la mieux partagée (4).

On pourrait ainsi multiplier les exemples montrant que cette alternative - reconnaissance ou rejet de la métis - ne se réduit pas à une opposition savoir populaire/savoir des élites. Ne serait-ce que pour cette raison, le terme "métis" me

paraît préférable à celui de "savoirs naturalistes populaires". Mais il est aussi une autre raison. En latin, le mot *sapientia* pouvait désigner entre autre "la prudence habile" ; le nom *savoir* s'applique lui plutôt à la seule activité mentale. Semble alors s'instaurer entre connaissance et action une dichotomie absente dans le mot *métis* qui, au contraire, suppose une unité entre ces deux domaines.

C'est d'ailleurs autour de cette alternative - unité, dichotomie - que je voudrais maintenant aborder une seconde étape du processus d'expulsion de la *métis*, à l'oeuvre aujourd'hui dans la réflexion de certains scientifiques sur leur savoir et ses relations avec la société.

## 2. XXe SIECLE.

Une précision tout d'abord. La plupart des travaux qui nous serviront ici de point de départ entendent réagir devant un irrationalisme qui rejette le savoir scientifique ou l'utilise à l'élaboration de pseudo-théories, sociobiologie en particulier. Cette réaction est une nécessité *indéniable*, et même de plus en plus *urgente*. Elle ne justifie point cependant la réduction qu'opèrent tous ces auteurs quant à ce qui relève du non scientifique.

F. Jacob (1981 a et b); A. Jacquard (1981, 1982 a et b); un dossier "Mythe et Science" dans *La Recherche* de mai 1982 (Smith, Valadier et Schatzman) ; le rapport *Recherche, technologie, société* présenté aux Assises régionales tenues sur ce thème à Toulouse en 1981 ; F. Capra, au cours de plusieurs émissions de France-Culture cette même année (5), de façon tantôt implicite, tantôt longuement argumentée selon le moment de leur analyse, tous développent en fait le même postulat : face au savoir scientifique et à "ses méthodes" tout autre savoir constitué sur les réalités naturelles est évacué du discours. Ne demeurent, comme se-

conde alternative, que le mythe et un quelque chose de flou, jamais défini vraiment, qui, selon les auteurs, est référé à "l'expérience commune", au "langage quotidien", à "la notion d'un objet dans la vie de tous les jours".

Dans tous les cas, ces formes non-scientifiques (6) de perception/connaissance des réalités naturelles ne sont jamais reliées à quelque pratique que ce soit, l'on n'y distingue jamais des niveaux différents, des formes différentes d'appropriation intellectuelle des réalités concrètes dénommées. A l'inverse, elles sont présentées comme un tout homogène et ce processus réducteur est exactement le même que Dérienne et Vernant débusquaient chez Platon : "C'est au nom d'une seule et même vérité, affirmée par le Philosophe, que les diverses modalités de l'intelligence pratique se trouvent réunies dans une condamnation unique et décisive" (1978 : 304. Mes italiques. B.B.C.).

Seule différence : le scientifique à ce petit jeu-là a pris la place du philosophe. Et lorsqu'il attribue une origine à ces connaissances vulgaires, c'est pour les situer simplement dans "notre esprit", "nos sens" et "le langage quotidien". Le fait est d'autant plus caractéristique qu'il émane de scientifiques dont la volonté de dialogue, d'ouverture, est connue, matérialisée d'ailleurs dans ces ouvrages mêmes qu'ici je cite, et qu'ils destinent à des lecteurs non spécialistes de leurs sciences. Caractéristique mais aussi inquiétant : comme si le schéma platonicien de l'exclusion était devenu évident au point qu'il allât de soi de ne plus raisonner autrement.

Il est pourtant tout à fait impossible d'opposer ainsi comme deux blocs homogènes, le scientifique et ce qui ne l'est pas.

D'une part, la science elle-même dans son développement historique n'est pas pure

de toute motivation non-scientifique, sans que cela amène pour autant à reconsidérer la validité de ses découvertes (7). Mais d'autre part, et c'est ce problème qui nous retiendra ici, le non-scientifique ne peut être réduit à un tout, indistinctement basé sur "les sens" et une expérience supposés communs à tous, en tous temps et tous lieux.

Or cette réduction accompagne en fait l'histoire de la pensée scientifique. On connaît le statut que Descartes attribue aux sens dans ses *Méditations métaphysiques* : "Tout ce que j'ai reçu jusqu'à présent pour le plus vrai et assuré, je l'ai appris des sens ou par les sens; or j'ai quelquefois éprouvé que ces sens étaient trompeurs, et il est de la prudence de ne se fier jamais entièrement à ceux qui nous ont une fois trompés".

Plus rigoureux cependant que ses successeurs contemporains, Descartes ne parle pas de "nos sens", mais des siens propres. Pourtant, même dans ce cadre restreint : lui-même, l'analyse célèbre qu'il propose ensuite du morceau de cire pêche par une omission : celle du processus expérimental qui *travaille* sous ses yeux la cire pour la changer de bloc compact et sonore en liquide muet. Ce n'est pas, comme il l'écrit, "seulement une inspection de l'esprit" qui l'assure de la pérennité de cette réalité que dit le mot "cire", mais le fait - évacué du raisonnement - que lui, Descartes, à la fois acteur allumant la mèche et témoin de la combustion, a été l'artisan de la transformation. La faculté qu'il nomme "entendement", mériterait alors bien mieux le nom d'expérience, de processus, de travail, de métier pourrait-on presque dire.

Mais ce concept, Descartes l'ignore et son analyse des processus cognitifs restera comme coincée dans ce cercle vicieux des sens ou de l'entendement.

Toute référence au travail de transformation des réalités naturelles évacuée, ne reste que la perception ou le souffle divin. Et c'est très logiquement que la Méditation qui suit l'épisode de la cire, s'appelle : "De Dieu; qu'il existe".

Dans un ouvrage récent, J. Derrida (1985), se demandant : "Sait-on aujourd'hui ce qu'on dit quand on dit peuple, populaire, popularité", retrouve chez le Kant de *La Métaphysique des mœurs*, la même "conception conventionnelle et dogmatique (qui) situe le populaire du côté du sensible, de l'empirique et du sentimental, du non-rationnel (...)". Et il faut souligner que chez Descartes, comme chez Kant, comme chez les scientifiques contemporains que j'envisage ici, tout cela s'accompagne d'une réflexion sur la langue, les mots du discours, ce que nous appellerions aujourd'hui les processus de sémiotisation, que l'on retrouve sous-jacente à une certaine linguistique qui, elle aussi, construit ses analyses en évacuant de son domaine tout ce qui articule les significations aux pratiques de production des objets dénommés.

L'entendement, apanage des seuls savants, contre les sens, unique médiation pour l'expérience commune entre les réalités naturelles et l'appropriation intellectuelle, même si de Platon à nos jours ce mythe dualiste a pris force de postulat, il est inacceptable de réduire ainsi la variété des processus cognitifs par lesquels les humains appréhendent, connaissent et transforment ces réalités qu'ils construisent.

Reste à le montrer maintenant, à franchir ce cercle que jusqu'à présent j'ai simplement marqué en creux autour de la métier sans l'affronter vraiment.

3. 1866 ; 1975-1985.

La lecture de certains travaux consacrés

aux "savoirs naturalistes populaires" laisse parfois une impression confuse : dans l'intention - justifiée - de saisir dans leur globalité les conceptions naturalistes des groupes étudiés, s'y mêlent technique et symbolique, croyance et expérience, ou autres couples de ce genre que l'on pourrait schématiser en : rationnel et irrationnel. Il est bien évident que l'attitude inverse est tout aussi gênante : sur quoi se fonder pour distinguer ainsi ces deux domaines, sinon sur des catégories mentales qui ne sont autres, en général, que celles de l'analyste lui-même et des groupes dont il dépend ?

Pourtant il ne semble pas, à partir de mon terrain d'enquête : les communautés agro-pastorales pyrénéennes, que ces deux domaines aient été et soient toujours identiquement mêlés.

Certes, et c'est un truisme même si parfois on l'oublie, il y a dans les choses, en nous, ou les deux à la fois, une part de mystère, d'inconnu qui ne se laisse pas facilement contraindre. Et plutôt que la nier, il vaut mieux l'accepter, faire avec, la fixer sur quelques points sensibles où l'on peut alors "l'embobéliser" : par exemple, ne pas monter ses bêtes en estive un lundi même s'il fait soleil et qu'il risque mardi de pleuvoir; suspendre dans la grange ce paquet de cela, qui protège du mal ; faire cacher à sa petite-fille, entre les pierres des étables, les dents de lait qu'elle perd, pour que bien des années plus tard et lorsqu'elle sera morte, elle sorte de terre pour venir les chercher et voir si tout est là qu'elle aura dû quitter. Cela est ; aujourd'hui.

En 1983, Iréné P., maître de mètis ès bovins et dont les jeunes éleveurs du coin regrettaient qu'il ne mène point ses bêtes aux concours "pour leur montrer ce qu'on sait faire là-haut", refusa pendant près d'un mois d'aller nourrir ses vaches à l'étable, la nuit. Ce fut sa

femme qui le fit. C'était l'hiver. Un soir, il avait "vu" paraître entre deux vaches une voisine décédée dont il tenait les prés depuis qu'elle était morte, et elle lui avait dit : "Est-ce que tu les tiens bien ?".

Mais tous les éleveurs, jeunes ou vieux, qui ont su cette histoire, ont vécu sans sourire cette peur d'un des leurs, ceux qui y "croyaient", comme ceux dont je pense savoir, nous nous connaissons bien, qu'ils ne mentaient pas en disant qu'Iréné n'avait vu que ses propres soucis, et il en a beaucoup car il est consciencieux. Pour le plus âgé d'entre eux, A., maître ès mètis par tous reconnu, ce fut alors l'occasion de me dire une phrase qui traduit très bien ce moment où une pratique indubitable bascule dans la croyance contestable. Il me parlait d'anciens savoirs, encore vivants dans sa jeunesse, qui aujourd'hui ne commandent plus quelque pratique que ce soit et, pour certains, ne sont même plus transmis oralement. Et il conclut ainsi : "Et tout ça maintenant c'est classé au rang de légende ; mais moi, il me reste toujours une ombre" (traduit du gascon).

Or tous ces éleveurs, dont je viens de dire très vite un petit bout de vie, forment aussi, en même temps, un groupe uni, engagé dans un programme d'amélioration génétique de leur race ovine selon une procédure souple qui associe, en un dialogue assez exceptionnel leur mètis et le savoir scientifique de techniciens particulièrement réceptifs à cette mètis. Cependant A. n'est pas le seul que l'ombre accompagne parfois. Son propre fils, qui ne croyait pas à la revenante, est un de ceux qui ne montent jamais de bêtes en estive un lundi. Mais il est aussi la cheville ouvrière des opérations d'amélioration génétique en cours.

Rien n'est simple on le voit. Ni compliqué non plus. Car l'intérêt de certains physiciens américains pour les religions



orientales, conduit-il pour autant leurs collègues agnostiques, confondant l'une et l'autre pensée sous prétexte qu'elles sont le fait du même homme, à jeter au panier les communications scientifiques qu'ils publient dans les revues spécialisées ?

Je crains que ce soit un peu ce que l'on fait lorsque, étudiant les "savoirs naturalistes populaires", l'on n'y distingue point ces deux niveaux des conceptions et des pratiques. Entendons-nous. Si cette distinction me paraît opérante, ce n'est pas en définissant ses termes de quelque point de vue de Sirius : celui, par exemple, qui ferait *aujourd'hui* scinder de telle façon le domaine en question au regard de l'état des sciences.

Au contraire, à l'intérieur même de la *mêtis*, existait et existe tout un courant cherchant, comme le fit à ses origines la pensée scientifique, à se dégager du mythe et de la métaphysique, à théoriser ses pratiques pour mieux confronter leur adéquation aux problèmes posés.

Les élites qui, tel Montariol, n'acceptaient pas la zootechnie leur temps dans les années 1930, cherchaient bien à affiner tout ce que la *mêtis* implique de rationalité. Et, paradoxe, l'évolution des sciences depuis cette époque les rend plus proches de la génétique des populations telle qu'on l'analyse aujourd'hui que des conceptions rigides et fixistes qui prévalaient en leur temps. Mais Montariol est mort depuis longtemps, et la race saint-gironnaise n'existe plus qu'à l'état de reliques agitées périodiquement.

L'Abbé Carlier, contemporain du jeune Cuvier, propose de même dans son *Traité des Bêtes à laine* (1770) une théorie des races éminemment rationnelle même si une page de son ouvrage peut, sans conteste, être considérée comme mythique : celle où il rappelle, pour mémoire plus que par croyance, l'histoire de Jacob, dans la

Bible, dont les brebis produisent des agneaux bigarrés pour avoir regardé des bâtons tachetés. Une page sur neuf cent quatre-vingt-une ! (8).

Dans l'ordre de la *mêtis*, je retrouve la même recherche rationnelle de perfectionnement chez les éleveurs auprès de qui "j'enquête". Et si tous ne sont pas au même degré capable de théoriser leur *mêtis*, cela est secondaire tant que les groupes qu'ils constituent restent assez fournis pour que le dialogue, la comparaison, l'existence de leaders ou maîtres ès *mêtis* permettent à chacun de se situer dans ce savoir commun (9). Détéienne et Vernant montraient ainsi que la *sophiè*, avant la rupture platonicienne "s'appliquait à un *savoir organisé* avec ses règles et ses procédés *transmis* d'une génération à l'autre dans des corps de *métier*" (1978 : 303. Mes italiques. B.B.C.).

Il faudrait cependant mettre à part un domaine des activités agro-pastorales : celui de la maladie, de sa prophylaxie et de son traitement. L'enquête, contemporaine ou en archives, montre le statut particulier qu'occupe ce vaste domaine. Et s'il est possible de trouver aujourd'hui sur ce plan des similitudes avec le passé, si c'est à ce propos que A.J.P. me disait "il me reste une ombre", dans les vallées ou j'enquête et à ma connaissance - on le voit, je reste prudent - personne cependant n'aurait l'idée de soigner des bêtes malades comme vétérinaires ou empiriques le firent pendant les épizooties de la seconde moitié du XVIIIe siècle (10), mais tous pourtant raisonnent encore leurs races bovines ou ovines comme le faisait Carlier à la même époque. C'est donc bien qu'entre ces deux domaines - le vétérinaire et tout le reste - il y a une différence d'échelle et de conception. Il serait bien sûr trop long d'aborder ici ce problème.

Pour en venir enfin à ce qui relèverait de la *mêtis* dans son effort pour se per-

fectionner et mieux se connaître, je voudrais simplement commenter un texte du XIXe. Il ne sera fait que quelques allusions à l'enquête contemporaine.

3.a : *Origine du document.*

Lors de l'enquête agricole de 1866, un facteur de la petite ville de Tarascon, en Ariège, expédia une lettre au Préfet de son département. Il s'appelait le facteur Rougé. Je ne sais rien de lui sinon ce que l'on apprend à lire sa lettre : avant la Poste, il fut longtemps agriculteur et le paragraphe amer qu'il consacre aux métayers chassés peut laisser supposer qu'il fut un de ceux-ci auxquels "des propriétaires bornés donnent congé par jalousie, orgueil ou caprice". Son français est parfois incertain. On peut sans risque le supposer occitanophone : quelques tournures qu'il emploie sont d'ailleurs des occitanismes.

La lettre, est-il nécessaire de le dire, fut simplement classée par la commission dont les membres débattirent surtout des mesures protectionnistes et de la création d'un Crédit Agricole : "l'agriculture manque de capitaux dans l'Ariège, surtout depuis la fondation des grandes institutions financières. Les capitaux disponibles ont quitté le département pour se rendre dans les grands centres où fonctionnent ces institutions" est-il dit à la séance du 3 octobre.

Analyse exacte, c'est sûr. Mais à cent lieues des préoccupations du facteur Rougé pour qui le capital ce n'était pas la banque, mais le travail et l'expérience.

3.b : *La lettre (11).*

Ussat le 23 7<sup>bre</sup> 1866

Le facteur Rougé du bureau de Poste de

Tarascon

A Monsieur le Préfet du Département de l'Ariège à Foix

Monsieur le Préfet.

J'ai l'honneur de vous transmettre le résultat de l'expérience que j'ai faite sur l'agriculture pendant le temps que j'ai exercé cet état. En étudiant les diverses catégories des terres qui constituent la haute Ariège.

Quoi-qu'il existe plusieurs catégories de terre, il en est deux distinctes que je désigne par terre forte ou de bon fonds, et terre légère ou douce. Je traite de la manière dont on doit travailler ces deux qualités de terre question qui n'a jamais été observé.

La terre forte ou de bon fonds doit être travaillée et labourée à une profondeur illimitée c'est-à-dire que plus il y a de fonds plus on doit rechercher la terre grasse et toujours nouvelle de la profondeur. elle peut être et doit être préférée pour les semences des prairies artificielles. Plusieurs pièces de terre se trouvent gâtées affamées ou empoisonnées, résultat d'un travail inconsidéré soit en la travaillant trop mouillée par les pluies soit qu'elle ne le soit pas suffisamment, et, lorsque une légère pluie est tombée et qui n'a mouillé qu'une légère couche pardessus et qu'il y ait de la poussière dessous on fait le mélange de ces deux terres opposées par la température et le germe de toutes les mauvaises herbes en sont les suites. lorsque une pièce de terre est gâtée de cette façon on peut la ramener au bon état en la labourant par la sécheresse en y mettant une bonne couche de fumier de mouton très chaud et lorsque il est dans toute sa force par ce moyen on ramène la terre au degré primitif elle peut être aussi convertie en prairie artificielle pour l'espace de deux à trois ans et alors cette

terre sera nettoyée de toutes les imondés et l'abondance reparaitra à la place de la misère.

Pour la terre de la deuxième catégorie cet-à-dire la terre légère ou douce dont se compose la plus grande partie de ce pays le travail en est encore plus délicat, et la profondeur du labour doit être très limité. Ordinairement le gravier et le sable est très rapproché, il est de la dernière importance de ne pas entamer une légère couche d'argile qui se trouve entre la terre que l'on travaille et le gravier lorsque par un labour trop profond la couche de cette argile est crevée lorsqu'il tombe une pluie abondante détrempe le gout du fumier et de la bonne terre et le suc va se perdre dans la profondeur du gravier. une grande partie de cultivateurs sont encore dans l'ignorance de cette partie aussi délicate de l'agriculture ou ils devraient toute leur attention à cet effet leurs instruments de labourage qui pour la plupart laissent à désirer en considération des propriétés qu'ils exploitent soit pour leur propre compte soit aussi pour celui des autres ils devraient subordonner leurs instruments aux diverses catégories des terres qu'ils exploitent cependant la différence en est grande entre les diverses terres tandis que pour l'une la profondeur est illimitée pour l'autre elle très bornée et mérite une attention particulière car une profondeur de 12 à 15 centimètres suffit à la terre légère ou douce pour éviter l'inconvénient que j'observe pour le gravier. La terre légère est plus fragile que la forte il est plus facile de la gâter l'affamer ou de l'empoisonner on doit éviter encore plus que celle de la 1<sup>re</sup> catégorie le labour par un temps qui ne lui est pas propice si elle est trop mouillée ou si elle ne l'est pas assez éviter par tous les moyens possibles de mêler la terre mouillée avec celle qui est en poussière éviter aussi de mêler la gâlée avec la terre car plusieurs pièces de ces terres languissent sous ce régime de tra-

vail sans attention et sans souci comme il se trouve encore des ouvriers tacites et sans expérience qui sacrifient leurs peines et leurs travaux à leur pure perte par inadvertance.

Une autre cause non moins importante et qui joue un grand rôle aux souffrances de l'agriculture sont les changements presque annuels de ces propriétaires qui ne peuvent exploiter leur propriété eux-mêmes ont à leur service un métayer fermier ou maître-valet. car l'ouvrier qui exploite une propriété doit connaître la terre or cette connaissance ne s'acquiert que par le temps et elle arrive toujours à de bons résultats que l'expérience donne mais il arrive trop souvent que des propriétaires bornés donnent congé à de bons ouvriers par jalousie orgueil ou caprice ce qui ne devrait avoir lieu que très rarement et a force majeure alors il en arrive trop souvent qu'une propriété tombe dans la ruine par la faute du propriétaire même par la malice du métayer ou du fermier lezè qui alors mènera la terre sans égard la laissera gâtée par de façons inconsidérées et abusera de l'ignorance de son maître qui n'y connaît rien celui qui remplace ne connaissant pas les diverses terres qui composent la propriété complètera par ignorance ce que les deux premiers auront commencé l'un par orgueil l'autre par malice. et tous les trois concourent aux souffrances de l'agriculture et marchent à grands pas vers sa ruine. Aussi j'entends dire plusieurs fois à ces propriétaires ma métairie a ravalé de 50 60 ou 80 hectolitres de grains sans en rechercher les causes dont ils sont souvent les auteurs.

Le fumier qui est d'une si grande importance pour l'agriculture que sans cet engrais il n'y a pas de fécondité possible laisse encore à désirer au rapport des soins qu'il mérite il doit être retiré des étables pour les bêtes à corne tous les 8 jours au moins et les bêtes

à laine tous les quinze jours il doit être disposé par couches et mêlé ensemble et bien battu serré et mis à couvert de la pluie et du soleil qui lui sont très nuisibles le fumier du cheval doit être aussi mêlé avec celui des bêtes à corne qu'a lui seul n'est pas d'une grande importance en ce que par lui-même il est cru tandis qu'en en faisant le mélange l'un donne sa force à l'autre. cependant il y a encore des négligeants qui ne font aucun cas de cette partie de l'agriculture.

Les prairies naturelles laissent à désirer sous le rapport de l'arrosage. une grande partie de propriétaires arrosent leurs prés en toute saison cet un inconvénient remarquable en ce que toute ne sont pas propices et il arrive que une prairie est arrosée quelquefois par le frois quelquefois par la chaleur. ces arroseurs se trompent à leur désavantage lorsque le foin est arrosé et qu'il fait froid il se durcit et au lieu de pousser il rentre en quelque sorte dans la terre et ne repart plus lorsqu'il est arrosé par la chaleur trop forte l'eau l'échauffe le fait bouillir et par là porte un préjudice considérable au propriétaire ce n'est pas tant que l'eau reste à une prairie que le foin est en croissance. on doit la retirer ou la changer toutes les 24 heures au temps des chaleurs ne la changer qu'après le soleil couchant et par ce moyen on évitera l'échauffement qui lui est si nuisible

Voilà Monsieur le Préfet le résumé des expériences que j'ai faites en exerçant l'état de cultivateur. si ces considérations méritent quelque intérêt pour l'agriculture je soumetts à votre bienveillante bonté et par votre intermédiaire présentée à la commission d'enquête et si vous reconnais qu'ils soient utiles à l'agriculture

Je suis avec les plus profond respect

de Monsieur le Préfet  
le très humble et très obéissant serviteur

R. Rougé

3 c : *Commentaire* (1er)

Il sera limité à l'essentiel. Apparemment une simple structure binaire sous-tend la pensée du facteur : sec - humide. Il semble décrire un univers des qualités tout à fait étranger au mesurable et au quantitatif, mais semblable à celui des mythologies citées par F. Jacob dans *Le Jeu des possibles* en opposition au savoir scientifique (1981 a : 19-20).

En fait, s'il s'agit bien de qualités, chez Rougé en 1866 comme chez les éleveurs pyrénéens avec lesquels aujourd'hui je réfléchis à ces problèmes, celles-ci ne sont jamais considérées en tant que telles, mais toujours mesurées à l'aune d'une sanction, quantitative celle-là :

- tant d'hectolitres de grain en plus ou en moins ;

- telle quantité d'herbe ;

- tant de litres de lait ; et dans certains massifs existe en estive, depuis des siècles, un système de mesurage du lait destiné aux fromages, qui permet de connaître les meilleures productrices et détermine le choix de la vache dont on gardera le veau comme taureau collectif ;

- tel poids de viande gagné ou non avec tel ou tel fourrage ou regain, récolté de telle ou telle façon sur tel sol fumé de telle ou telle sorte ; etc.

Ce ne sont pas "les sens", "la perception" qui déterminent la connaissance, mais un produit, variable en quantité et susceptible d'une appréhension quantifiable indépendamment de la place que l'on occupe

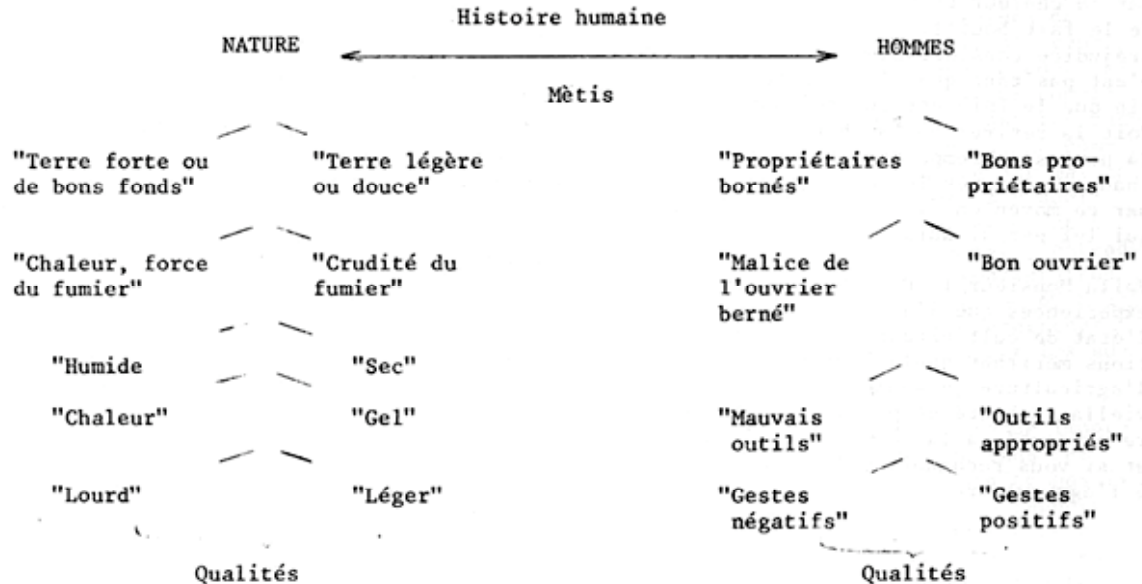
dans les circuits de production et d'échange.

Un soir où nous lui ramenions de la montagne une brebis sur le point d'agneler, Pierre P., du village x, disait à Urbain C., du village voisin, que tel de ses prés devait être bon. Pour lui répondre qu'il se trompait sur *la qualité* de ce pré, Urbain C. dit ceci : "Oh ! ne te l'imagines pas ! Sorties du La Mari (un autre pré) et passées là-haut, les vaches te font de suite une *bouteille de lait en moins*" (traduit du gascon). Ce pré est d'ailleurs fumé de façon différente que La Mari. Fané différemment aussi. Et le foin recueilli est réservé au "bassiu", les brebis sans agneaux, plutôt qu'à celles qui allaitent ou aux vaches qu'on traite. Ceci expliquant par ailleurs cette pratique "irrationnelle" : bien qu'il ait construit une bergerie moderne, Urbain C. continue à utiliser quelques-unes des anciennes petites granges dispersées dans ses prés, adaptant le troupeau qu'il y

mène à l'herbe récoltée.

Prés, herbes, fourrage, bétail... autant de réalités dont les qualités certes semblent au centre des propos, mais lues sans cesse à travers ce filtre quantitatif : le produit obtenu. De ce fait, les mots utilisés, s'ils ressemblent à ceux "de tous les jours", sont loin de se réduire à cela. Entre eux et les réalités désignées s'interpose une médiation : celle du travail qui transforme ces réalités, les crée, contourne leurs contraintes - ruse de la mètis - avec, au bout, cette sanction : qu'as-tu produit ? Et la nécessité pour le "bon ouvrier" de trouver très vite réponse aux contre-ruses que la nature lui oppose, l'oblige à formuler une certaine théorie du jeu des forces naturelles en fonction de laquelle cette réponse s'orientera en telle ou telle direction.

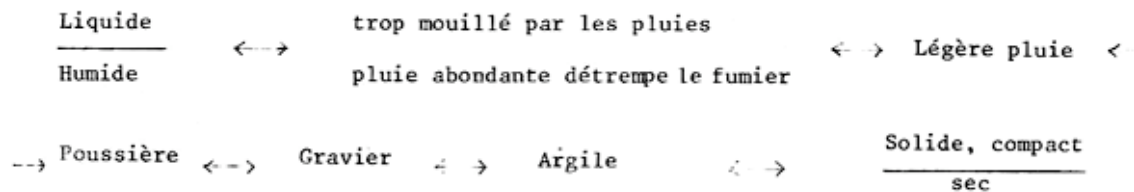
Chez le facteur Rougé, ceci peut se schématiser ainsi :



De la nature à l'homme, et l'inverse, la flèche que dessine la mètis est clairement revendiquée par Rougé : pratique des complémentarités et savoir acquis par le temps se mesurent à l'aune des produits obtenus : quantité d'herbe et de grain.

naît dans la nature constituent en fait les valeurs limites qu'il maîtrise, *concepts* plus encore qu'objets concrets, entre lesquelles tout s'échelonne, prend forme, s'informe de significations et se dit sous forme à la fois théorique et concrète :

Et les deux pôles extrêmes qu'il recon-



Bien sûr cette chaîne s'exprime à l'aide d'un langage qui peut sembler métaphorique. Mais, en l'absence d'une langue formelle et des procédures d'investigation qui permettent d'observer les synthèses en jeu au coeur de la cellule, comment mieux dire les fonctions de combustion et de nutrition, de déplacement, perte ou gain d'énergie qu'en utilisant les mots mêmes qui disent ces fonctions ?

C'est donc sans métaphore aucune que la terre sera "affamée" ou "empoisonnée", que "la force du fumier" lui rapportera ce que lui ont pris les récoltes.

A.J.P. me disait de même : "era terra qué'tpéish aqueth hiems" (la terre pâture ce fumier). Et cette alimentation est une cuisine où l'on joue entre les pôles, si peu symboliques, du cru et du cuit pour équilibrer le menu : le fumier cru sera mêlé au fumier chaud pour que l'un se nourrisse de la force de l'autre. Ici, comme chez les agronomes andalous des XIIe et XIIIe siècles étudiés par A.

Bolens (1975), recherche de l'équilibre.

Malgré les apparences nous sommes aux antipodes de l'univers des botanistes pré-scientifiques des XVIe, XVIIe et début du XVIIIe siècles décrits par F. Delaporte dans *Le Second règne de la nature* (1979). Chez eux, "les analogies foisonnent" faisant correspondre aux parties de la plante celles du corps humain pour conduire à "cette étrange figure : l'homme-plante" où il semble être question des mêmes processus de digestion, chaleur, etc. (Delaporte 1979 : 23, 93). Et C. Canguilhem, dans sa préface à cet ouvrage, emprunte à son tour les voies de l'exclusion de la mètis lorsqu'il écrit : "L'arbre, la fleur, le fruit, l'épi ont été des symboles, moteurs de l'imaginaire, avant d'être des objets théoriques" (p. 9).

Pour la mètis, il n'y a pas ici de symbole, mais un discours théorique - concret, si l'on peut oser ce doublet. Poids de viande, litres de lait, variétés et quantités d'herbes récoltées et leurs effets

sur les bêtes qui s'en nourrissent, etc., autant de *réactifs* - au sens de ce terme en chimie - dont la présence sous-tend tous les discours.

Cette présence, la possibilité de réajuster les pratiques lorsque justement ce réactif ne rend pas, la vision cohérente du monde qui se construit ainsi à partir de ces deux données et joue à leur égard le rôle de théorie, cela suffit à faire de la langue employée autre chose que "notre langue de tous les jours". C'est en fait une langue de spécialité, à décoder en tant que telle en la référant sans arrêt aux procédures concrètes qui fondent les réalités qu'elle désigne ainsi (12).

Théorie, réactif, ajustement des pratiques, cela rapproche aussi étrangement la *mètis* des procédures propres à l'analyse scientifique. Il faudrait alors postuler qu'entre ces deux modes de connaissance, la différence ne réside pas tant dans leur plus ou moins grande rationalité, que dans un changement d'échelle, de rang :

- d'un côté, les constituants ultimes de la matière et du vivant en tant que tels ou dans leurs ~~interactions~~ ;  
*interactions*
- de l'autre, des réalités, non pas d'avantage données, évidentes, allant de soi, "naturelles" en un mot, mais saisies d'entrée de jeu dans leur globalité.

### 3 d : *Commentaire* (2°)

La lettre de Rougé pose un second problème. A la lire, on pense à Plin, Columelle, aux Andalous du Moyen Age, à O. de Serres ... Cependant, de là à poser l'hypothèse d'une filiation entre ces agronomes et le facteur, cela paraît indémontrable. Il faudrait en outre présumer que, directement ou indirectement, les éleveurs pyrénéens cités ci-dessus ont aussi subi cette influence. En effet, leur *mètis* met en

oeuvre les mêmes pôles *conceptuels* que l'on trouve chez Rougé et les Andalous en particulier :

- humidité, et sécheresse ;
- douceur, et aigreur ;
- pourri, fermenté, et clair, pur ;
- ce qui dilate, et ce qui condense ;
- ce qui pousse trop vite, s'amollit, et ce qui croît lentement, se densifie ;

en deux mots : "glap" et "rèish", comme on dit en gascon couseranais. Et, comme chez Rougé, ces deux termes ne sont termes qu'au sens latin (ou gascon) du mot: limites, bornes ; concepts, plus qu'objets concrets, entre lesquels tout s'éche-lonne et se croise en une combinatoire sans cesse référée aux produits obtenus.

Un siècle cependant sépare Rougé de ces éleveurs. C'est dire que leur expérience ni même leur *mètis* ne sont terme à terme semblables. Evolution interne, influence de facteurs externes (Ecole - Extension du marché - Influence, chez les plus vieux, de vétérinaires hippiatriques à l'armée) ont oeuvré pour donner à *Mètis* des visages nouveaux. La filiation ici est cependant certaine : lorsque les plus âgés me parlent de leurs parents ou grands-parents, ceux-ci étaient les contemporains de Rougé. En l'attente de preuves documentées, la filiation reste hypothétique entre eux tous et les agronomes des siècles antérieurs.

La similitude reste pourtant frappante entre ces "élites" en leur temps et le "savoir populaire" de Rougé et de ses successeurs. Pour expliquer cette *homologie*, une autre raison, bien documentée celle-là, peut être avancée. Elle se dit en forme de fable.

On sait comment, dans les familles pyrénéennes, l'aîné héritait des biens domestiques et continuait la souche, tandis que les cadets, s'ils voulaient exister, devaient rompre pour se construire, ail-

leurs, un monde nouveau, autonome. Ce qui se passe dans les domaines du savoir naturaliste depuis le XVIIIe siècle fait un peu penser à cela.

La souche aînée, la "casa", c'est la mètis. Aînés ou cadets, peuple ou élites, nul ne sait, ni ne peut raisonner autrement tant qu'il n'y a d'autre alternative que le discours des clercs à l'imagination fertile mais aux courtes pratiques. Et puis tout change. Un nouveau savoir se constitue, affirme son efficacité. Il est enfin possible au cadet de se débarrasser de ce poids lourd : l'aîné. Certes, tous les cadets ne quittent pas la maison du père. Mais leur nouveau village va s'étendre très vite aux marges de l'ancien. Il prend même toute la place, empêchant ce dernier de se développer comme il pourrait le faire. Le vieux village va devenir hameau dont le plan paraît informe, incongru. Des promoteurs voudraient bien le raser pour construire du nouveau; qu'importe si le sol ne supporterait guère le poids du béton. Quelques miso-néistes, eux, proposent de le maintenir en l'état, conservatoire de ce qui fut et n'a plus raison d'être, sinon le souvenir...

La fable n'en est pas une. C'est bien ainsi que le Montariol des années 1930 habitait encore la maison du père, tandis que les cadets ne juraient plus que par "la Schwitz". Plutôt que chercher à Rougé et ses successeurs une hypothétique origine chez les agronomes anciens, c'est au niveau de cette déchirure dans la connaissance qu'il faudrait situer le problème: d'un côté, reflux très lent, mal partagé pendant longtemps entre peuple et élite, de ce qui relève de la mètis ; de l'autre, une rationalité neuve qui impose ses droits.

Ajoutons simplement que cette déchirure dans l'ordre du culturel n'est pas totalement autonome par rapport aux facteurs matériels : pendant longtemps, dans les

Pyrénées, le savoir-cadet de la fable sera celui des propriétaires des zones de plaine et des bassins fertiles où les conditions humaines et naturelles rendent possible la révolution des savoirs. Les aînés resteront fils de la montagne, partageant à plusieurs des terroirs difficiles et exigus. Rien ne le montre mieux qu'à la charnière décisive des années 1850, les réponses des cantons ariégeois à l'enquête sur le travail de 1848.

Dans la plaine de l'Ariège, aux portes de Toulouse, tous les cantons soulignent les progrès accomplis grâce aux propriétaires éclairés, membres de la Société d'Agriculture. Seul problème, le manque de capitaux qui nécessite "la création de banques cantonales agricoles". A l'autre extrémité du département, St-Lizier, dans la plaine du Salat, se plaint "que la routine est généralement à la place de la Science des bonnes méthodes" et que "le morcellement des propriétés nuit à des assolements convenables". Là aussi on réclame des capitaux. Et, car tout est logique, ce sont les propriétaires de ce canton qui, en 1930, s'opposeront aux thèses de Montariol.

Passons aux cantons de montagne. Massat souligne : "Le morcellement de la propriété est tel dans le canton que celle-ci se trouve, par cette raison même, parfaitement cultivée". Inverse exacte de Saint-Lizier. Quant à "la Science des bonnes méthodes", le juge de Paix - une élite pourtant - qui rédige les réponses pour le canton d'Ax, lui oppose en fait la mètis lorsqu'il écrit : "en agriculture, l'apprentissage commence au berceau. Chaque être vivant de tout sexe porte son concours, fort au faible, au travail qui doit le défendre du besoin". Et si la banque est absente, les maires du canton des Cabanes, réunis en collectif pour rédiger leur réponse, se plaignent de "l'usure" : "l'agriculteur ne peut se suffire, il emprunte à 5 %, ses terres lui rapportent 2 à 2,5 %" (13). Rien, on le voit, n'est posé dans les mêmes termes.



Il va de soi que l'histoire esquissée ici est en contradiction totale avec la thèse développée par E. Weber en conclusion de *La fin des terroirs* (1983). Pour cet auteur le fossé "entre la culture des élites et celle des masses rurales (...) commença à se combler après 1800" et, à la fin du XIXe siècle, ces deux cultures "étaient à nouveau réunies" (703-704). Mais cette contradiction peut sans doute s'expliquer par le fait que l'auteur, selon un schéma sur lequel j'ai beaucoup insisté, réduit lui aussi ce qui relève de la mètis à un simple chaos. Ainsi écrit-il, situant la rupture au XVIIe siècle et la "nouvelle alliance" au cours du XIXe siècle : "Privée du support de la pensée des élites, la croyance populaire éclata (au XVIIe siècle) en des milliers de sous-systèmes auxquels manquait toute intégration dans une vision cohérente du monde. La sagesse populaire (...) formait tout au plus un ensemble de recettes, de cérémonies, de rituels". A l'inverse, à partir des années 1800 "le paysan converti au rationalisme pouvait se débarrasser de son faras de combines traditionnelles, de ruses employées dans son combat inégal pour la vie".

Dans la nature du savoir en question, la chronologie de sa déchirure, et le partage en classes des groupes qui l'assument, je pense avoir montré, même rapidement, que les choses sont plus complexes que ce passage de la croyance à la conversion. Le débat cependant reste ouvert. Au demeurant, dans ses autres chapitres, l'ouvrage de E. Weber est en fait beaucoup plus nuancé, quant à la mètis, que la conclusion qu'il en donne. Ce débat nécessite de reprendre une à une les pièces du dossier en étant attentif à ce fait : dans l'ordre de la mètis, les mots employés n'ont pas la valeur que leur prête *notre* expérience désincarnée des réalités naturelles. Ils s'inscrivent dans une double chaîne - des concepts et des pratiques, du cognitif et de la production - sans cesse référée à ce qu'elle pèse,

mesure, étalonne, compte, entasse plus ou moins. Ils ont l'air de dire des qualités, ils ont le goût de la métaphore, mais ils s'articulent à des sanctions quantitatives : misère ou abondance, écrivait le facteur Rougé.

Pour traduire donc ces mots - car c'est de cela qu'il s'agit : traduire - dans nos mots quotidiens qui semblent parfois les mêmes, la tâche est lente et minutieuse. Dans l'histoire en effet, la mètis apparaît le plus souvent dans des documents qui la nient. Il faut alors un travail d'archéologie : reconstituer le palimpseste déchiré à partir de ses vides et de ce que l'enquête orale - ou d'autres écrits s'ils existent - permet de comprendre quant à ses logiques (14).

Venant du peuple, les textes sont plus rares. On en trouve pourtant dans ces enquêtes agricoles qui depuis la Révolution se succèdent en un bégaiement incessant. De façon plus diffuse, les dépositions des témoins devant les juridictions locales d'Ancien Régime ou du XIXe siècle fourmillent d'informations sur la façon dont la mètis de tout un chacun concevait les réalités naturelles : reste à les rassembler pour les analyser. Il y faut du temps et du personnel !

Pour les Pyrénées, on les rencontre en outre dans les Archives forestières du XIXe siècle : le conflit pâturage-forêt fut alors aussi culturel. En ce sens les maires du canton de Vicdessos, en Ariège, ne se trompaient pas quant à la mètis lorsque, pétitionnant contre des plantations qui gênaient le pacage, ils notaient : "le pâturage ne peut s'exercer que sous certaines conditions dont nos éleveurs seuls possèdent une connaissance exacte par la pratique et l'expérience de nos montagnes si accidentées" (15).

Et si j'ai raconté la fable des aînés et des cadets, c'est en pensant aux innombrables "comme le faisaient nos pères" par

lesquels toutes les communes pyrénéennes justifient en ce temps leurs besoins.

Ainsi Prades, en Ariège, demande en mai 1843 à introduire ses bestiaux dans la forêt de Bramefame "comme nous l'avons fait de tout temps, comme le faisaient nos pères avant nous". Pour refuser le pâturage au Bac du Basqui, en plein nord, que l'Administration lui propose, la commune s'explique de la même façon que le facteur Rougé ou Urbain C. parlent de leur mêtis : les deux pôles sont l'humide et le sec, le réactif est le comportement des vaches : "le gazon y est toujours mouillé et si mauvais et si âpre que le bétail à cornes n'a jamais voulu le goûter. S'il arrive qu'on l'y fasse passer, il n'y baisse pas la tête pour le goûter, et si les bergers l'y retenaient par force, il mourrait de faim et d'ennui" (16).

Le facteur Rougé traduirait que "l'herbe se durcit", et Urbain C. que le Bac du Basqui est "réish". On ne sera cependant pas surpris que le Garde Général d'Ax, qui annote cette pétition pour son supérieur, écrive à propos du Premier Adjoint de Prades, faisant fonction de Maire : "Le sieur Vergé, homme ignare et complaisant est illettré ; il n'a pu avoir l'idée d'une telle diatribe". La mêtis, on le sait, c'est l'absence d'idées !

Pourtant, deux siècles plus tôt, ce sont ces mêmes concepts - "glap" et "réish" - qui sous-tendaient la pensée des prédécesseurs du Garde Général lorsqu'ils analysaient les forêts du Pays de Sault, limitrophes de celles de Prades : "Les forêts du Nord fournissent un "bois gras" et "d'un grain gros", tandis que les forêts du Roquefortès donnent une très bonne qualité de sapin. (...) Dès 1695, un mémoire de Rigord explique que le bois "qui vient vite est plus gras et d'un mauvais usage". (Fruhauf 1980). Dralet, en 1813 encore "fait remarquer 'que les sapins qui ont la fibre molle et la sève fluide se gercent facilement'." (*idem* :

77-78). Et ce dernier ne passait pas pour ignorant et illettré aux yeux du Garde Général d'Ax, trente ans plus tard.

Il faut cependant regretter que C. Fruhauf, auteur du passionnant travail auquel j'emprunte ces citations, souligne à propos du vocabulaire ici employé "son caractère le plus souvent vague et imprécis, non quantitatif mais qualitatif et, par suite, subjectif" (p. 14). J'ai abondamment montré que pour l'élevage et l'agriculture, entre qualitatif et quantitatif la mêtis établit des rapports de dépendance étroits. Pour le bois, que ces forestiers destinaient à la mâturation, le réactif était tout aussi mesurable : un mât qui casse par fort vent, qu'il faut remplacer au bout d'un an, ou qui, à l'inverse, résiste à la tempête et au décours des ans, cela - qui détermine la qualité des essences et des massifs - n'a rien de subjectif.

Il est temps, en tous les domaines, d'analyser de plus près la mêtis. Quant au fossé entre ce qui n'est pas uniquement savoir populaire et savoir des élites, mais mêtis et le reste, sans doute a-t-on aujourd'hui conscience qu'une "nouvelle alliance" est nécessaire et que la mathématisation de l'univers ne suffira pas aux hommes du XXI<sup>e</sup> siècle, nos enfants. Mais il est étrange de constater que cette alliance reste souvent pensée comme affaire de spécialistes, de savants, de clercs pourrait-on presque dire, comme si le vieil univers médiéval des trois ordres perdurait aux bouleversements de l'histoire.

C'est la démarche de l'artiste que les rédacteurs toulousains du rapport *Recherche, technologie, société*, cité dans la deuxième partie, proposent en contrepoint au savoir scientifique (1981). De même dans *La Nouvelle Alliance*, s'ils affirment "l'impossibilité (pour la science) de réduire la nature à la simplicité cachée d'une réalité régie par des lois universelles", Prigogine et Stengers ajou-

tent simplement : "la science ne peut plus se donner le droit de nier la pertinence et l'intérêt d'autres points de vue, de refuser en particulier d'entendre ceux des sciences humaines, de la philosophie, de l'art" (1979 : 64).

Une exception cependant à ce processus circulaire. Dans les *Actes du colloque national "Recherche et Technologie"* tenu en 1981, à deux moments la mètis réapparaît. C'est d'abord à propos des pays en voie de développement pour lesquels est affirmée la nécessité de prendre en compte "leur culture technique" (p. 137). C'est ensuite dans nos sociétés où l'on insiste sur le fait "que les acteurs sociaux sont également porteurs de connaissances ainsi que de questionnements nouveaux" (p. 162).

L'affirmation est-elle aussi nouvelle. Reste bien sûr à la traduire en faits. Mais c'est une autre histoire.

Ainsi pourrait finir cet à la fois trop long et trop rapide article. Mais la baleine souffle, tel un chat en colère, et ne le permet pas.

#### 4. CONCLUSION . OU LA BALEINE ENFIN SURGIT, C'EST-A-DIRE DISPARAIT.

Il se trouve en effet qu'avant les premiers travaux d'ethnoscience cités par J. Barrau en introduction au Séminaire de Sommières (*Les Savoirs naturalistes...*, 1985), un auteur avait posé les rapports de la mètis aux savoirs savants en des termes qui rendraient inutile tout ce qui précède cette conclusion s'il ne fallait les décoder un peu. On a trop l'habitude de les lire autrement.

Cet homme, c'est Melville.

Son livre, *Moby-Dick*, parut en 1851. Au chapitre XXXII, "Cétologie", on lit : "Les raisons que donne Linné pour chasser les baleines des eaux sont les suivantes :

"leurs oreilles creuses, leur coeur chaud et bivalve, leurs poumons, leurs paupières mobiles, *penem intrantem, feminam mam-mis*, et finalement : *ex lege naturae jure meritoque*. J'ai soumis tout ça à Siméon Macey et Peter Coffin, de Nantucket, deux copains de popote, au cours d'un certain voyage, et ils sont tombés d'accord pour dire que les raisons données étaient tout-à-fait insuffisantes ; même Charley suggéra irrespectueusement que c'était de la blague".

Le rire sceptique n'est plus ici l'apanage du seul savant.

Mais Melville ne s'arrête pas là.

Il a certes lu les naturalistes, mais Charley lui a appris le doute méthodique à leur égard. Et s'il arpenta le pont des baleiniers, on sait aussi qu'il s'y mutina et en déserta. Il lui faut cependant parler de la baleine ; son chapitre s'appelle "Cétologie" ; et il est écrivain maintenant. Alors Melville décide de classer tous les cétacés selon leur grandeur "en trois *volumes* primordiaux (subdivisibles en chapitres) qui doivent contenir les grands et les petits". Il y aura donc des baleines in-folio, in-octavo, et toute la suite de même "o", élément naturel où broutent ces bestiaux, comme chacun le sait.

Qu'est-ce à dire finalement ? Sinon cette chose très simple que c'est une pratique de production, de transformation des réalités naturelles, qui crée dans le réel profus des catégories spécifiques. Et celles-ci délimitent certes des objets, mais définissent tout autant des groupes humains qui mettent en oeuvre les mêmes pratiques et partagent les mêmes besoins, les mêmes valeurs, la même mètis en un mot :

- trois lieux : le baleinier, le laboratoire, l'écritoire ;

- trois pratiques : la chasse, la comparaison, l'écriture ;

- trois produits : la marchandise, la classification, le roman.

Melville avait donc déjà dit cela.

Il pourrait alors s'arrêter à ce simple constat, vaste fourre-tout du relativisme culturel où chacun, dans son coin, compterait ses billes. Or, Melville refuse ce consensus. Et il choisit. Contre Linné, contre ses propres ruses d'écrivain, en faveur de ses copains de popote, Macey et Peter Coffin : "Sachez que, écartant tous les arguments, je me range du côté de la vieille croyance terrienne qui veut que la baleine soit un poisson". Et, plus loin : "Je garde à tous les poissons les noms populaires que leur donnent les pêcheurs car, en général, ce sont les meilleurs". On croirait entendre Le Vaillant au XVIIIe siècle.

Il est ainsi possible de multiplier les citations : à propos du "Gam" au chapitre LII ; au chapitre LV où "le scientifique Frédéric Cuvier, frère du fameux baron" se voit décoré de ce titre "le comble de la maladresse" ; etc.

Laissons au lecteur de Melville le plaisir d'arpenter ce chemin. Il ne conduit d'ailleurs pas vers la gloire.

Car Melville a bien conscience qu'il raconte la fin d'un monde. Son copain de popote s'appelait Peter Coffin - "Coffin", en français "le cercueil". Ce n'est point un hasard alors si dans le dernier très court chapitre du roman - Ishmaël, le narrateur, seul survivant du naufrage qui a tout englouti, s'appuie sur un cercueil "refoulé" (!) par les flots, pour surnager jusqu'à son repêchage. Mais ce "coffin" n'est plus personne, plus un nom propre : petite chose incongrue, il permet simplement - à Ishmaël ? Melville ? nous-mêmes qui lisons cette histoire ? -

de ne pas trop vite couler, et même d'être sauvé.

Redescendant de quelques jours passés là-haut, sur le navire fantôme qui croise dans les Pyrénées, avec mes copains de popote, il m'arrive de rencontrer, en pleine forêt, Ishmaël accroché à ce qui reste de Peter Coffin. "Puis tout s'égalisa, écrit Melville qui compare souvent la mer à un vert pâturage, et le grand linceul de la mer se mit à rouler comme il roulait il y a 5000 ans". Seule vogue encore par là "l'errante Rachel. Retournant en arrière pour chercher toujours ses enfants perdus, elle ne recueillit qu'un autre orphelin".

Ainsi finit l'histoire racontée par Melville.

Ainsi une autre histoire pourrait-elle aussi se conclure. A suivre son décours, aînés et cadets de la fable risquent bientôt de réintégrer une maison commune, pensionnaires l'un et l'autre du même orphelinat doré.

Université de La  
Soumère

#### NOTES

(1) J'exclus ici de mon propos le retour contemporain à un certain intérêt pour la mètis qui se manifeste autour des notions de développement auto-centré et, plus encore, d'ethnodéveloppement. Intérêt d'ailleurs plus curieusement tourné vers ailleurs, que vers les problèmes qui se posent aux producteurs dans nos sociétés "développées" occidentales.

(2) *L'Ariège Agricole* (Archives Départementales 09 - PER.8).

(3) Pour abrégé, je ne reviens pas ici sur cette notion. Cf. Besche-Commenge 1982.

(4) J. Montariol 1927. Pour mesurer la distance qui peut en ce temps séparer les "élites" quant à la métis, on pourra comparer avec J. Dignat 1931.

(5) F. Capra, Professeur de physique des particules élémentaires à Berkeley : Emissions de radio, *France-Culture*, fin novembre 1981.

(6) "non-scientifiques", il faut y insister. Je suis sur ce point tout à fait d'accord avec l'analyse effectuée par J. Dos Santos lors des débats du Séminaire de Sommières (*Les Savoirs naturalistes populaires*, 1985 : 33) : nécessité de distinguer efficacité et scientificité, en donnant au concept de science "non pas un maximum d'étendue, mais au contraire une acception fortement restrictive" et lui réservant "un statut éminemment particulier et historique".

(7) Cf. sur ce point les travaux de la revue *Pandore*, en particulier le numéro spécial : "La Science telle qu'elle se fait".

(8) Sur Carlier et la notion de race, voir Besche-Commenge 1982.

(9) Ceci pose le problème des formes, des lieux et de la durée des enquêtes. Je ne l'aborderai pas ici, mais reste sceptique quant aux résultats lorsque je lis, par exemple, dans tel travail récent sur le lexique ovin du Languedoc, que près de deux cents témoins de trois départements différents furent interrogés en même pas deux ans et que "les lieux de rencontre n'ont en eux-mêmes qu'un intérêt secondaire".

(10) Cf. pour la région Midi-Pyrénées, aux Archives Départementales du Gers, C21, C27 et C28.

(11) A.D. 09 - Série 12M19 (Agriculture : enquêtes, situations, ressources, besoins, etc. 1855-1923). Texte dépouillé par B. Besche-Commenge.

(12) Pour une analyse plus "linguistique" de ces problèmes, cf. Besche-Commenge 1977, T. II : Introduction et 48-49 ; 1981 b et c.

(13) A.D. 09 - 15M21.

(14) Cf. pour cette méthode Besche-Commenge 1981a et 1982.

(15) A.D. 09. 26 décembre 1861.

(16) A.D. 09 - 2 mai 1843.

#### REFERENCES

*Actes du Colloque national "Recherche et Technologie"*. 1982.- Paris : La Documentation française/Ed. du Seuil (coll. "Point-Sciences", n° 533).

*L'Ariège Agricole* : (A.D. 09 - PER.8).

BESCHE-COMMENCE, B., 1977.- *Le Savoir des bergers de Casabède*. Toulouse : Université de Toulouse-le-Mirail ("Travaux de l'I.E. M."), 2 volumes.

-----, 1979.- *Un carnet de saillie*. Toulouse : Université de Toulouse-le-Mirail (C.E.R. 1).

-----, 1981a.- De la notion de race au concept de population, les concours bovins en Ariège depuis 1828. *Ethnosotechnie*, n° 28.

-----, 1981b.- Lexique - Nature - Société, les dénominations des ovins à Sentenac d'Oust (Ariège). *International Journal of Sociology of Language*, n° 29 ("Regional languages in France").

- BESCHE-COMMENCE, B., 1981c.- *Introduction à l'analyse sémantique du glap et du rêish*. Toulouse : Université de Toulouse-le-Mirail (C.E.R. 2).
- , 1982.- Le concept de race : mythe rationaliste ou pratique socio-économique. *Ethnozootéchie*, n° 29.
- BOLENS, L., 1975.- L'agronomie hispano-arabe. *Annales E.S.C.*, 30e année, n° 5, sept.-oct.
- BOURDE, A.J., 1967.- *Agronomie et agronomes en France au XVIIIe s.* Paris : SEVPEN/EPHE, 3 volumes.
- CARLIER, Abbé, 1770.- *Traité des Bêtes à laine et méthodes d'élever et de gouverner les troupeaux aux champs et à la bergerie*. Compiègne : Imprimerie Louis Bertrand.
- DAUDIN, H., 1926-1927.- *Cuvier et Lamarck. Les classes zoologiques et l'idée de série animale. Tome I et II (1790-1830)*. Paris : Felix Alcan (Réédition récente par "Edition des Archives Contemporaines", 1983).
- DELAPORTE, F., 1979.- *Le Second règne de la nature*. Préface de G. Canguilhem. Paris : Flammarion ("Sciences humaines").
- DESCARTES, 1950.- *Méditations métaphysiques*. Edité par M. Soriano. Paris : Larousse ("Classiques Larousse").
- DETIENNE, M./VERNANT, J.-P., 1978.- *Les ruses de l'intelligence et la mètis des Grecs*. Paris : Flammarion (coll. "Champ philosophique", 36).
- DIGNAT, J., 1931.- *La St-Gironnaise, laitière du Midi*. Toulouse : Impr. Toulousaine Lion et Fils (thèse pour le doctorat vétérinaire).
- FRUHAUF, C., 1980.- *Forêt et société [...] en Pays de Sault (1670-1791)*. Paris : Ed. du CNRS - Centre de Midi-Pyrénées.
- JACOB, A.-F., 1981a.- *Le jeu des possibles. Essai sur la diversité du vivant*. Paris : Fayard.
- , 1981b.- Biologie et racisme. *Le Genre humain*, n° 1 ("La Science face au racisme") : 66-70.
- JACQUARD, A., 1981.- Biologie et théorie des élites. *Le Genre humain*, n° 1 ("La Science face au racisme") : 14-55.
- , 1982a.- L'Unidimensionalité, condition de la hiérarchie. *Le Genre humain*, n° 2 ("Penser et classer") : 11-20.
- , 1982b.- *Au Péril de la science. Interrogation d'un généticien*. Paris : Le Seuil.
- Journal de l'agriculture pratique, de la ferme et des maisons de campagne, de la zootechnie...*, fondé par J.A. Barral en 1866. Paris : Ed. M.G. Masson.
- LE GOFF, J., 1977.- Pour un autre Moyen Age, in : *Les Paysans et le monde rural dans la littérature du Haut Moyen Age*. Paris : NRF/Gallimard ("Bibliothèque des Histoires"), pp. 131-147.
- MELVILLE, H., 1980.- *Moby-Dick*. Préface de J. Giono. Paris : Gallimard ("Folio"), 2 volumes (1ère éd. 1851).
- MONTARIOL, J., 1921.- *La Race bovine St-Gironnaise*. Toulouse : Impr. J. Bonnet.
- PERNOUD, R., 1981.- *Histoire de la bourgeoisie en France. Tome I et II*. Paris : Seuil (coll. "Points H" n° 49 et 50).
- PRIGOGINE, I./STENGERS, I., 1979.- *La Nouvelle Alliance. Métamorphose de la science*. Paris : N.R.F./Gallimard ("Bibl. des Sc. humaines").
- Recherche, technologie, société. Rapport des contributions et discussions du thème 1. Assises régionales de la recherche et de la technologie, Toulouse:12-13/11/1981.*

- Les Sauvages dans la cité (auto-émancipation du peuple et instruction des propriétaires au XIXe)*. Avant propos de J. Derrida. 1985.- Champ-Vallon (coll. "Milieux").
- Les Savoirs naturalistes populaires. Actes du Séminaire de Sommières (déc. 1983)*. 1985.- Paris : M.S.H. ("Cahier" 2).
- La Science telle qu'elle se fait. *Anthologie de la Sociologie des Sciences de langue anglaise, Pandore*, n° spécial, 1982.
- SIGAUT, F., 1975.- *L'Agriculture et le feu...* Paris/La Haye : Mouton.
- SMITH, J.M./VALADIER, P./SCHATZMAN, E., 1982.- Dossier Mythe et Science. *La Recherche*, n° 133.
- VERNANT, J.-P., 1979.- Naissance d'images, in : *Religions, histoires, raisons*. Paris : Maspero ("Petite collection Maspero", 233).
- WEBER, E., 1983.- *La Fin des terroirs. La modernisation de la France rurale, 1870-1914*. Paris : Fayard/Ed. Recherches.

